



J'AVAIS SEIZE ANS

A MIMI

C'était en mai, j'avais seize printemps.
Les gais oiseaux chantaient dans les ramures,
Les verts bosquets étaient pleins de murmures,
Mon cœur d'enfant avait des battements,

Enfin j'aimais et j'avais une amie.
Ce temps béni, cet âge des bonheurs
Est disparu : mes seize ans et leurs fleurs
Sont flétris, mais j'y songe avec envie.

Je l'adorais ma brunette aux quinze ans ;
Sa lèvre rose où s'égarait la mienne
Riait toujours ; ses longs cheveux d'ébène
Son front songeur ; ses yeux, soleils charmants,

La faisaient voir poétiquement belle.
C'était alors au temps où les mugnets
Commencent à fleurir près des chalets ;
Où la chanson des nids est éternelle ;

Où les beaux soirs reviennent si souvent.
Lorsque la nuit déroulait ses longs voiles
Au ciel d'azur et lorsque les étoiles
Semaient là-haut leurs paillettes d'argent,

Oh ! nous allions ensemble dans la plaine
Parler d'amour sur les gazons fleuris,
Nous répéter des serments attendris,
Rêver à deux sous la lune sereine

Et nous donner des baisers langoureux
Qu'elle disait volés ; mais l'ingénu
Savait voler aussi lorsque la nue
Mettait de l'ombre au dôme lumineux

Du firmament. Nous dorions notre vie,
Notre avenir par des songes aimés,
Par des chansons et des espoirs fanés,
Par notre amour, fleurlette évanouie

Avec les fleurs de mes jours printanniers.
Mais un matin son chaste cœur de femme
Ne vibra plus comme vibrait mon âme.
Elle oublia les souvenirs dorés

De ces instants pleins de douces ivresses
Et de plaisirs où nous nous chérissions ;
Elle oublia nos jours d'illusions
Où le bonheur acquittait nos tendresses.

Elle oublia comme vous oubliez,
Fillettes d'Eve ! Et moi, quand l'hirondelle
Brise son nid et fuit à tire-d'aile
Loin de la rive où souvent vous rêvez,

Quand les beffrois ont des notes plaintives
Et que Novembre au loin dit ses sanglots,
Lorsque l'hiver met du givre aux rameaux,
Je pense encore à ces amours naïves

De mes seize ans, à ces bonheurs perdus
Que je regrette, à la chère adorée
Qui parfumait ma jeunesse passée,
À ces moments, hélas ! qui ne sont plus.

Godfrid L. Langlois

Montréal, mars 1889.

L'ABBÉ DESILETS, VICAIRE-GÉNÉRAL

(Suite)

Ces études littéraires et ces qualités d'écrivain avaient fini, ainsi que je l'ai signalé plus haut, par le faire apprécier de son évêque, Mgr Cooke. Bien souvent le vieux prélat confiait à son habile secrétaire la rédaction de ses lettres importantes ou de ses mandements.

Je me souviens, entre autres compositions, du discours qu'il le chargea de faire pour lui lors de la grande réunion des anciens élèves de Nicolet en 1866. Ce travail, fait dans ma chambre et sous mes yeux, et dans l'espace de quelques heures, est un bon échantillon de sa plume. Je me permets de le consigner ici, persuadé qu'il intéressera les lecteurs du MONDE ILLUSTRÉ, et qu'il prouvera en même temps, je l'espère, la justesse de mon appréciation :

DISCOURS DE SA GRANDEUR MGR THOMAS COOKE, ÉVÊQUE
DES TROIS-RIVIÈRES, 24 MAI 1866

Messieurs, honorables messieurs, mes enfants,

Mon âge et mes infirmités ne me permettent plus guère de parler en public. Cependant, dans une circonstance aussi solennelle, il est bien difficile pour l'évêque de ce diocèse et pour un des plus anciens élèves du Séminaire de Nicolet, de ne pas dire quelques mots. Je le tenterai donc. Il me sem-

ble d'ailleurs que le sentiment du devoir dans cette grande occasion, ainsi que les souvenirs du passé, me donnent de nouvelles forces.

C'est avec un grand bonheur, Mgrs et MM., que je vous vois tous réunis ici, pour offrir en ce moment à la maison qui nous a nourris du pain de la science et formés à la vertu, dans nos jeunes années, un témoignage commun de reconnaissance. Ce sentiment vous a toujours animés, sans nul doute, depuis votre départ de cette maison, mais vous n'avez pas voulu qu'il demeurât comme à l'état latent, et vous êtes venus aujourd'hui, de loin, lui donner l'éclat d'une manifestation publique et extraordinaire.

Cette démonstration tourne à votre honneur, puisque la reconnaissance est un des plus nobles sentiments du cœur de l'homme ; à l'honneur de cette maison qui reçoit un pareil témoignage, et enfin à l'honneur de la religion qui l'a fondée et qui la dirige, et au nom de laquelle, comme évêque de ce diocèse, je vous offre en ce moment mes plus vifs et mes plus sincères remerciements.

Cette maison est bien digne d'un tel honneur, à tous les titres : à cause de son origine relevée et de ses progrès, à raison de ses remarquables et respectables directeurs, et par rapport aux bienfaits signalés qu'elle a produits.

Commencée par un prêtre généreux dont le nom ne sera jamais oublié, elle a été fondée et soutenue par les évêques et le clergé du Canada ; elle est donc l'œuvre de l'Eglise de ce pays. Quelle attention ne lui portaient pas Mgr Plessis, Mgr Panet, Mgr Signay, qui ont fait pour elle les plus grands sacrifices ! Elle était l'objet bien connu de leurs prédilections. Comment n'aimerions-nous, n'honorions-nous pas ce que ces dignes pontifes ont si singulièrement chéri ? Elle n'a pas cessé d'être, vous le voyez encore, la bien-aimée de l'épiscopat, puisqu'au premier signal donné, nos Révérendissimes Seigneurs de Tloa et de Montréal n'ont pas hésité à laisser leurs sièges et leurs graves occupations pour venir se joindre à nous, honorer cette manifestation de leur présence et donner ainsi une marque non équivoque de leurs sentiments.

Quant à moi, qui ai eu le bonheur de recueillir ce bel héritage des évêques de Québec, en recevant, malgré mon indignité, la mission de gouverner l'église des Trois-Rivières, si je n'ai pas fait pour elle tout ce que mon cœur aurait désiré, cela est dû à mon indigence et aux besoins des temps. Quel plaisir aurais-je eu à pourvoir à sa force et à son éclat, si la chose eût été possible ! Mais pourquoi parler ainsi ? Cette maison a-t-elle encore besoin de tutelle et de patronage comme dans sa jeunesse ? Non, ce temps est passé. Elle a grandi et elle est devenue une mère, une *Alma Mater*, ainsi que vous vous plaisez à l'appeler. A voir sa belle, nombreuse et riche progéniture, comme on en a le précieux avantage en ce moment, on ne saurait jamais la considérer comme une mère pauvre et souffrante. De plus, elle s'est déjà reproduite d'une manière honorable, en contribuant par les sujets qu'elle a donnés à la formation d'établissements nouveaux, et elle le pourra encore à l'avenir, avec non moins d'avantages quand la marche progressive de la population et de la colonisation le rendra nécessaire. Ainsi l'on pourrait dire d'elle avec assez de justesse comme l'Eglise dont elle est la servante : "*Filice tua de latere*—Tes filles surgissent à tes côtés ;" de même que l'on dit aujourd'hui avec beaucoup d'apropos et de vérité, quoique non plus dans un sens prophétique : "*Filii tui de longe venient*." Ils sont accourus de loin, les voici arrivés pour te rendre visite."

Quoique les années soient un fardeau, je me réjouis, à l'heure qu'il est, d'en compter un grand nombre. J'ai le privilège, peut-être unique entre tous les membres de cette nombreuse assemblée, d'avoir suivi le premier cours qui se soit donné au Séminaire de Nicolet, d'avoir vu de mes yeux le berceau même de cet établissement, et de pouvoir faire ainsi une exacte comparaison entre les deux extrémités de sa carrière.

Je puis vous assurer qu'il a marché à pas de géant.

En effet, quel changement et quels progrès ! Il fut un temps où trente-deux élèves seulement se rangeaient autour de deux professeurs, dans des chambres de quinze pieds carrés ; c'était là le Séminaire de Nicolet avec ses facultés et ses moyens. Portez maintenant les regards sur cette immense construction, sur le nombreux personnel de l'établissement, sur ses classes, ses bibliothèques, ses cabinets, ses bocages, sa florissante communauté, et jugez vous-mêmes s'il y a de quoi se réjouir, et comme chrétien, et comme Canadien et Nicoletain, et de quoi motiver une grande fête de famille.

En se rendant ici, Mgrs et MM., un grand nombre d'entre vous ont eu l'intention de revoir et de remercier leurs généreux directeurs et professeurs. D'autres, comme moi, ne peuvent plus s'acquiescer de ce devoir ; le temps leur a ravi ces objets de leur vénération. Qu'il me soit donc permis d'y suppléer autant qu'il est possible, tant en mon nom qu'en celui des plus anciens élèves, en leur présentant en ce jour, dans la personne de monsieur le supérieur du Séminaire, leur légitime successeur, le tribut de notre regret et de notre reconnaissance. Je dois ici cette justice et cet hommage aux premiers directeurs et professeurs de cette maison, notamment à M. J.-Bte. Roupe, prêtre de Saint-Sulpice, et à M. Jos. O. Leprohon, que plusieurs de vous ont eu le bonheur de connaître, de déclarer publiquement que leurs travaux, leur charité, leur dévouement et leurs lumières ont servi non-seulement à consolider l'établissement sur ses bases, mais encore à le développer et à amener les heureux fruits que nous voyons ; qu'ils ont transmis à leurs successeurs le feu sacré qui les animait pour l'éducation de la jeunesse, et que cette flamme, constamment nourrie et constamment accrue, s'est communiquée de génération en génération jusqu'à la présente qui, nous le voyons, n'en brûle que plus ardemment pour le grand bien de la société.

Outre l'intention de payer un juste tribut de reconnaissance au Séminaire de Nicolet, à vos directeurs et professeurs, vous avez à peu près tous un autre motif très légitime dans votre visite : celui de rencontrer d'anciens compagnons de classe ou d'étude, qui sont pour ainsi dire de vrais frères.

Quant à cette satisfaction, elle m'est tout à fait refusée et on n'y peut suppléer. J'ai beau jeter les yeux autour de moi, je n'aperçois aucun de mes anciens camarades. Que sont-ils donc devenus ? Hélas ! ils sont tous disparus. La mort les a moissonnés pour une vie meilleure. Mais, je le vois en ce moment plus sensiblement que jamais, la figure de ce monde passe. Me voici seul, comme un vieil arbre au milieu de la plaine, penché sur sa base et prêt de tomber.

Cependant, je bénis le ciel d'avoir vu ce jour ; car j'ai sous les yeux un spectacle qui aurait excessivement réjoui mes confrères, s'ils en avaient été comme moi, les heureux témoins. Qui leur aurait dit, en 1806, alors que nous n'étions qu'une poignée d'enfants assis sur les bancs d'une pauvre école, qu'un semblable concours aurait lieu en 1866, dans ce vaste monument consacré à la religion et aux arts, ils auraient été stupéfaits et ne l'auraient pas cru. Grâce à Dieu, c'est une réalité que je contemple pour ma consolation. Oui, je vois présentement les fruits de l'arbre planté autrefois en ma présence et arrosé de tant de sueurs. Il était petit comme l'arbre de l'Evangile, il couvrait à peine quelques pieds de terre ; il étend maintenant ses branches et ses rameaux chargés de fruits sur tout le pays. Ces fruits sont riches et variés. Je vois des évêques, au nombre de quels je n'ose me compter, des prêtres, d'honorables juges, des conseillers législatifs, des députés, des magistrats, des avocats, des médecins, des notaires, des journalistes, des marchands, des agriculteurs, des militaires, et d'autres bons citoyens de tous les rangs et de toutes les classes de la société. Ils sont les fruits que nous avons actuellement sous les yeux. Et que d'autres encore sont tombés murs, ou ont été cueillis au rameau par la main du Père de Famille ! Puisque l'on doit juger de l'arbre par ses fruits, il n'est pas difficile maintenant de connaître celui-ci et de dire quelle est sa sève et sa vigueur. Pouvaient-on espérer de plus beaux résultats ! Oh ! si les fondateurs et les bienfaiteurs de ce séminaire pouvaient les apercevoir de leurs couches funèbres, je le sens, ils tressailleraient d'allégresse dans la poussière de leur tombeau. Quel espoir de l'avenir donne un tel passé et quel encouragement pour les zélés continuateurs de leur œuvre !

Je ne finirai pas sans vous féliciter, messieurs, du plus profond de mon cœur, sur votre attachement à nos communautés religieuses. L'acte si solennel et si catholique que vous venez d'accomplir sera une de mes plus douces consolations, dans ma pénible carrière épiscopale. Il soulage et fortifie l'âme dans les jours mauvais que nous traversons. Comment ne pas bien augurer d'un pays dont les enfants sont si attachés aux institutions qui les ont formés.

Nos institutions, vous le comprenez, nous le savons, mais néanmoins nous le répétons pour la satisfaction de notre cœur, nos institutions religieuses sont les artères par où l'Eglise catholique communique le sang et la vie à tout notre corps social ; ce sont les fontaines salutaires d'où jaillissent sans intermittence les eaux rafraîchissantes de la piété chrétienne ; ce sont les foyers brillants d'où s'échappent, en mille éclats sur toute la surface du pays, les rayons purs et régénérateurs de la vérité. Ce sont elles, nos institutions, qui, sous la main puissante de la religion, ont fait notre patrie ce qu'elle est. Tant que nous y serons aussi fortement attachés, nous n'avons rien à craindre pour notre nationalité canadienne. Si nous recevons quelques blessures, l'Esprit Saint, Esprit essentiellement vivificateur et réparateur qui anime le cœur de toute société catholique, se communiquant par ces solides artères aux parties blessées, les cicatrifiera infailliblement ou éloignera l'action du mal par de généreuses pulsations. Tout notre malheur serait de blesser ces institutions elles-mêmes, d'ouvrir ces artères, d'éteindre ces foyers, de fermer ces fontaines bienfaisantes.

Dans des pays antérieurs catholiques, on a osé se porter à ces excès, et aujourd'hui la société y git, pâle, consternée et défaillante. Le trouble et la perturbation sont dans toute l'organisation sociale : bien funestes mais infaillibles conséquences. Au reste, quel plaisir peut-il y avoir pour des enfants de déchirer le sein de leur bienfaisante mère, d'une *Alma Mater* ? Nous ne comprenons pas qu'il puisse entrer dans leur âme d'autres sentiments que ceux du remords et de la honte, sinon celui de l'endurcissement ou de la perte de toute sensibilité du cœur. N'est-il pas mille fois plus agréable et plus doux de se réunir en son sein comme des frères, ainsi que nous le faisons aujourd'hui ? Oui, nous le sentons particulièrement en ce moment, le bonheur est dans l'union et l'amour des frères et la pratique de la piété filiale.

Aussi pouvons-nous à bon droit et dans une conviction profonde nous écrier avec le prophète royal : "*Ecce quona bonum et quam jucundum habitare fratres in unum*." Qu'il est bon et qu'il est doux pour des frères d'habiter ensemble," et surtout, ajouterons-nous, quand c'est sous le toit maternel.

Avant de terminer, j'ai une demande à vous faire, qui est sans doute déjà accordée : c'est aux gens du monde, aux pères de famille, pour leurs amis et leurs enfants et aux prêtres pour leurs ouailles, de leur communiquer l'attachement inébranlable dont ils sont animés pour nos maisons religieuses ; c'est enfin de conserver, ce dont nous avons l'espoir, et en quelque sorte le garant dans l'éclatante manifestation de ce jour, c'est de conserver, disons-nous, toujours aussi vifs et aussi purs les mêmes sentiments dans nos cœurs. Par là nous pourrions obtenir de continuer tous ensemble l'aimable fête d'aujourd'hui, dans un lieu où rien n'est fugitif comme ici-bas. Cette fête est extrêmement belle, mais excessivement courte et d'autant plus courte qu'elle est plus magnifique. Mais là la foi et l'amour nous réuniront dans un banquet permanent où nous n'aurons plus, comme en ce jour, le pénible devoir de nous séparer :

Mais le genre de composition où le talent de notre abbé s'est révélé avec le plus d'éclat et d'originalité, est celui des publications périodiques, autrement dit du journalisme.

Ce nouveau genre de littérature demande, de la